

VASILKA TAPKOVA-ZAIMOVA

LE DOUBLE-THINK DANS LA COMMUNICATION
LITTÉRAIRE BYZANTINO-BULGARE

« Dans une région du monde particulièrement névralgique Byzance a développé certaines manières de penser, de sentir et de voir, certaines attitudes spirituelles et sentimentales. Elle a tout particulièrement fait naître le sentiment patriotique... »

Ce sont ces réflexions d'une des dernières études de D. Zakythinos et qu'il avait déjà largement développées dans plusieurs de ses ouvrages antérieurs¹. Je me pencherai sur quelques caractéristiques de ce grand creuset culturel où Byzance a contribué à faire fusionner une grande communauté chrétienne, tout en conservant les signes distinctifs de l'appartenance nationale. Et c'est de ce point de vue que j'aborde mon problème — un problème d'altérité et en même temps d'identité culturelle et nationale.

La ligne de démarcation qui existait entre l'empire byzantin et le monde « barbare » n'a été franchie que lorsque ces « Barbares » acceptaient de devenir chrétiens et de reconnaître l'autorité spirituelle de Constantinople. Il en était ainsi des Bulgares que l'on traitait de « Barbares » à l'époque où ils pénétraient au sud du Danube, mais qui devenaient « fils ado-

1. D. ZAKYTHINOS, « Continuité de l'Empire Romain à Constantinople: 330-1453 », in: *Da Roma alla terza Roma, II (La nozione di « Romano » tra cittadinanza e universalità)*, Naples-Rome 1984, pp. 244-245. Cf. en général: D. ZAKYTHINOS, *Byzance: Etat-Société-Economie*, Variorum Reprints, Londres 1973.

ptifs», c'est-à-dire qu'ils étaient reçus dans la «famille des nations», lorsqu'ils avaient déjà reçu le baptême. De même, toujours au cours de la première étape des relations byzantino-bulgares, on leur attribuait toutes les mauvaises qualités qui étaient censées caractériser les «Barbares». Au cours de la seconde période on louait leur soumission. Mais il existait aussi des périodes où ces «fils adoptifs» oubliaient délibérément leurs obligations et leurs devoirs envers l'autorité impériale et ecclésiastique pour revenir à la «loi de leurs aïeux», comme à l'époque de Siméon².

Cette confrontation politique est doublée d'une confrontation intellectuelle — ceci des deux côtés. Pour l'intellectuel byzantin, le slavo-bulgare est traditionnellement une langue «barbare», malgré l'abandon momentané du trilinguisme à l'époque de Photios³ et l'initiative de la mission Cyrillo-Méthodienne — mérite qui revient à Byzance. Mais un exemple caractéristique qui indique que les choses n'avaient pas beaucoup changé aux XI^e-XII^e ss., c'est l'explication que donne Anne Comnène au sujet de Preslav la Grande dont le nom de «Mégalopolis» dans la langue ἑλληνίζουσα serait devenu Μεγάλη Πρεσθλάβα dans la langue «barbare» des Σθλαβογένοι⁴. De son côté Constantin de Preslav assure ses contemporains que les illettrés c'est-à-dire «des peuples sans lettres» sont nus, d'où la sainteté de l'alphabet créé par Cyrille dont parle aussi Chrabr le Moine⁵. Ces exemples indiquent aussi — et ceci a été souligné à maintes reprises — comment les lettrés

2. V. TĀPKOVA-ZAIMOVA, «Le Byzantin et le Slave», Ἀρμός. Τμητικὸς τόμος στὸν καθηγητὴ Ν. Κ. Μουτσόπουλο, Thessalonique 1991, pp. 1797-1800 (Bibl.).

3. V. VAVŘINEK, «The Introduction of the Slavonic Liturgy and the Byzantine Missionary Policy» in: *Beiträge zur byzantinischen Geschichte, 9.-11. Jahrhundert*, Prague 1978, p. 263 sq.

4. V. ces exemples chez: V. TĀPKOVA-ZAIMOVA, «Byzance, l'Europe occidentale et les peuples balkaniques (Quelques traits de leur optique réciproque)», *Études balkaniques* 3 (1993), p. 25 sq.

5. Dernière édition: K. KUEV, *Černorizec Hrabr*, Sofia 1967, p. 454.

bulgares appréciaient le problème de la langue nationale pour la formation d'une identité nationale et culturelle.

Voilà déjà deux positions fixées. D'une part, fidélité à l'Eglise-mère et à la tradition culturelle qui en émane. D'autre part, tentative d'émancipation. Cette double manière de considérer les choses apparaît surtout dans les traductions, en commençant par les premières traductions du X^e s. et en continuant surtout par ces traductions beaucoup plus nombreuses et plus importantes de la période postérieure.

La Chronique de Siméon le Logothète a été traduite à l'époque de Siméon le Grand. Tout ce que le lecteur y trouvera de désobligeant au sujet des Slaves, par exemple, le traducteur bulgare n'hésitera pas à le traduire. **СКВѢРНЪ, ПОГАНЬИ** écrira-t-il pour rendre le grec *μυσαρός*⁶.

Même dans la traduction de la Chronique de Manassès qui date du XIV^e s., donc du règne de Jean Alexandre, c'est dans les notes marginales seulement que le traducteur expose ses propres observations et non dans le texte. C'est ainsi qu'il indique, par exemple, les dates de l'installation des Bulgares dans les territoires «où ils vivent encore» ou bien pour souligner l'importance de Tarnovo, «cette nouvelle Constantinople [Carevgrad]»⁷.

Il s'agit, dans tous ces cas, de la fidélité au texte qui est «saint», étant sorti de la main d'un homme d'Eglise. Cette fidélité équivaut bien à la fidélité à l'Eglise-mère et elle se rapporte à cette prédestination divine de l'ordre terrestre. Le souverain serbe Etienne Nemanja n'écrira-t-il pas dans son

6. V. le texte bulgare chez: I. DUJČEV, *Iz starata bālgarska knižnina*, vol. I, Sofia 1943, pp. 118-119.

7. L. HAVLIKOVÁ, «Les suppléments annalistes accompagnant la traduction moyen-bulgare de la Chronique de Constantin Manassès et leur importance pour la formation et la stabilisation de la conscience de nationalité et d'Etat aux XIII^e-XIV^e siècles», in: *Rapports, co-rapports, communications tchécoslovaques pour le V^e Congrès de l'AIESEE*, Prague 1984, pp. 145-161 (Bibl.).

sigille destiné au monastère de Chilendar, que Dieu a fixé leur place à tous les peuples, c'est-à-dire que c'est sa volonté qui décide s'ils doivent avoir un empereur (**ЦАРЬ**) un roi (**КРАЛЬ**), etc. pour les gouverner. Aussi doit-on se conformer à ces exigences théoriques au nom de l'obéissance chrétienne. Cependant ces lettrés serbes qui sont en même temps des hommes d'Eglise ayant une haute position sociale, trouvent quelquefois à leur tour un biais pour ne pas faire preuve d'un attachement marqué envers l'Eglise de Constantinople, sans recourir à une confrontation ouverte. Il en est ainsi de Dométien et de Théodose et surtout de Saint Sava qui évitent d'introduire dans leurs écrits des textes orientés vers l'unitarisme byzantin⁸.

Ce double comportement devient de plus en plus évident lorsqu'on s'approche du XV^e s., c'est-à-dire de la période où il faut opposer les deux idées — l'idée nationale et l'idée religieuse — au péril ottoman qui est devenu une réalité.

Il faut mettre l'accent tout spécialement sur le XV^e s.: la Bulgarie n'existe plus comme Etat indépendant, Byzance agonise, sans parler des autres pays balkaniques qui sont plus ou moins périphériques, mais qui tombent successivement sous la domination de ceux qu'on a appelés «des infidèles». Il s'agissait donc de sauvegarder l'identité nationale et surtout culturelle au nom de l'union dans l'orthodoxie. Cette tendance se manifeste dans la sphère du droit canon: par ex. Mathieu Blastarès (texte abrégé) fait preuve d'une tendance subtile d'exprimer l'idée d'appartenance nationale sans effacer la fidélité à la tradition byzantine dans la sphère de la culture⁹.

Ce sont les textes hagiographiques surtout qui fournissent des modèles de ce genre. J'ai souvent attiré l'attention sur

8. R. MIHALJČIĆ, «L'Etat serbe et l'unitarisme de la Seconde Rome», in: *Da Roma alla terza Roma I (Roma, Costantinopoli, Mosca)*, I, Naples-Rome 1983, p. 376 sq.

9. Ibidem, p. 381 sq.

le cycle démétrien. Le récit de Jean Staurakios de la deuxième moitié du XIII^e s. s'y détache tout particulièrement. C'est un Logos sur Saint Démétrius, composé dans la vieille tradition salonicienne. Mais parmi les autres miracles traditionnels, on y trouve celui de Saint Démétrius qui poignarde de sa propre main Kalojean, le tzar bulgare, venu s'attaquer à sa ville. Ce miracle que je considère comme une réponse du côté byzantin à ce que j'ai appelé l'usurpation du culte de Saint Démétrius par les Assénides, a eu ensuite une vogue immense, aussi bien dans les récits bulgares inspirés par les textes byzantins, que dans l'iconographie. La première composition de ce genre, on la trouve au monastère de Dragalevci, près de Sofia (XV^e s.): sur le mur extérieur de l'église monastique on voit saint Démétrius transperçant Kalojean tombé aux pieds de son cheval. L'inscription — en bulgare — est «Scylojannis»¹⁰.

Vladislav le Grammaire, un lettré bulgare du XV^e s., très connu, a fait inclure cinq textes démétriens dans le recueil qu'il composa en 1479 et qui est appelé couramment «Panégyrique de Rila». On y trouve, parmi ces textes, une traduction littérale du récit de Jean Staurakios¹¹.

Vladislav passe pour un lettré éveillé, faisant preuve d'une sorte de conscience que l'on pourrait appeler déjà «nationale». Or, dans le récit en question, il ne semble pas impressionné tout particulièrement par cette histoire qu'il offre à ses lecteurs bulgares. Pourtant, Kalojean jouissait d'une grande admiration en milieu bulgare. Euthyme, le patriarche de Tarnovo l'appelle, «ce bon, ce beau, ce pieux, ce très glorieux tzar Kalojean». Néanmoins, après Vladislav le Gram-

10. V. les indications chez: V. ТЪРКОВА-ЗАЙМОВА, «Le culte de Saint Démétrius à Byzance et aux Balkans», in: *Miscellanea bulgarica* (V. GIUZELEV und R. PILLINGER-HRSG.), Vienne 1987, pp. 142-143.

11. V. ТЪРКОВА-ЗАЙМОВА, «Les textes démétriens dans les recueils de Rila et dans la collection de Macaire», *Cyrrillomethodianum* 5 (1981), pp. 115-116.

mairien et après la composition murale du monastère de Dragalevci, la représentation de Saint Démétrius, transperçant Kalojean de sa lance, continue de figurer sur les icônes ou dans les textes bulgares, sans incommoder personne. C'est à peine si, vers le XVII^e s., on trouvera des icônes où, sous les pieds de Saint Démétrius, Kalojean sera remplacé par un «tyran» portant le turban (donc un Turc) ou encore rarement par l'empereur romain Maximien-Hercule, celui-même qui, d'après la Vie de Saint Démétrius, a ordonné son exécution.

Le Trésor de Damascène Studite nous fait aborder une littérature destinée à un public plus large et moins lettré. Les éditions grecques datent de 1570, 1580, 1628, 1642. Les traductions bulgares ne se font pas attendre: la première est de Grégoire de Prilep (vers 1580). Au XVII^e s. apparaît une nouvelle traduction bulgare et les deux traductions continuent de se répandre; on les appelle des «Damaskini». Les récits démétriens y trouvent une place de choix: on y trouve des périphrases des «*Miracula Sancti Demetrii*», livre I et livre II, en partie aussi le livre III, etc., tout comme dans les éditions grecques. Lorsque le récit aborde les invasions des Slaves attaquant Salonique, ceux-ci sont appelé naturellement un *μιαρὸν ἔθνος* dans le texte grec; la traduction bulgare est littérale: **нечестивии славянскии родъ** «la tribu slave impure»¹². Et dans les recueils abrégés, dit «prologues» (où le récit est destiné à être lu au cours de la messe) on trouve même une explication supplémentaire à l'usage du lecteur: «les Slaves, ce peuple bulgare impur». Ce commentaire additionnel indique que le traducteur bulgare associe déjà les Slaves de la haute époque à cette nationalité bulgare dont il fait partie. Il ne s'agit donc pas d'ignorance de sa part.

La fidélité au texte qui est considéré comme sacré est

12. V. le texte bulgare dans: *Narodnoto četivo prez XVI-XVIII vek* (choix et rédaction D. PETKANOVA), Sofia 1990, p. 56.

poussée ici jusqu'à l'extrême. Ajoutons que cette manière de se comporter vis-à-vis de la «sainteté» du texte ne concerne pas uniquement des hommes d'Eglise et des lettrés bulgares face à l'Eglise de Constantinople. Elle est valable globalement pour l'orthodoxie. On en trouve un exemple en la personne de Grégoire Tzambalak, un élève du patriarche Euthyme, estimé comme un des esprits les plus éclairés du XV^e s. Lorsqu'il se fut retiré en Serbie après la prise de Târnovo par les Osmanlis, il écrivit la Vie du kral serbe Etienne de Dečani. Dans ce récit, qui est un chef-d'oeuvre du genre, il prend nettement position pour le prince serbe et contre le tzar bulgare qui fut vaincu et périt à la bataille de Velbŭžd (près de Kjustendil- Bulgarie de l'Ouest). Pourquoi? Dans un autre récit sur le siège de Târnovo il adresse de nombreuses louanges à Euthyme, le défenseur de la ville, se manifestant comme un véritable «patriote». Mais dans la «Vie d'Etienne de Dečani», il considère le prince serbe comme un véritable saint; des miracles auraient eu lieu sur la tombe de celui qu'il appelle le «très chrétien». Tout ceci dicte ses positions qui semblent contradictoires d'un premier abord¹³.

Les lettrés bulgares chercheront une autre combinaison pour concilier ces deux lignes de conduite. Ceci concerne plus spécialement l'ainsi dite «basse littérature» ou les «Vies» des saints dans des rédactions populaires. Au XIII^e s. apparaît déjà en bulgare une Vie apocryphe de Saint Démétrius où le protecteur de Salonique est doté d'un père bulgare et d'une mère grecque qui porte le nom de Zodonia¹⁴. Cette parenté imaginaire a, sans aucun doute, pour objectif, de concilier les problèmes nationaux et les problèmes de la

13. A. DAVIDOV, G. DANČEV, N. DONČEVA-PANAJOTOVA, T. GENČEVA, *Zitie na Stephan Dečanski ot Grigorij Tzambalak*, Sofia 1983, pp. 106-111.

14. V. le texte bulgare dans: *Bălgarska literatura i knižnina prez XIII vek* (réd. V. BOŽILOV et S. KOŽUHAROV), Sofia 1987, p. 64.

foi. Le cas n'est pas isolé. Dans un récit historico-apocryphe bulgare du XII^e-XIII^e s. «l'Interprétation de Daniel» il y a aussi un personnage qui règne à Pella (réminiscence de l'époque hellénistique) et dont le père est de nouveau bulgare, tandis que sa mère est grecque¹⁵. Il y a, sans doute, une «filiation» imaginaire entre la «famille» de Saint Démétrius et celle du personnage de Pella. Bien plus: cette fusion entre l'idée religieuse et l'idée nationale continue de se manifester aussi, lorsque, face à l'islam, le rapprochement des nationalités balkaniques deviendra une nécessité. On en trouvera un exemple dans une «Vie» tardive de Saint Jean Vladimir, le prince de Dioclée, le gendre du tzar Samuel. Cette «Vie» s'éloigne quelque peu des textes des XI^e-XII^e ss.; elle a été publiée en 1690 par Jean Pappas, originaire d'Elbasan. L'auteur en est un certain Kosmas qui l'a traduite, comme il dit, d'un original bulgare. Or dans cette «Vie» Jean -Vladimir est le petit-fils de Siméon de Bulgarie, le fils d'Etienne Nemanja et sa mère qui est grecque s'appelle Anna, ses parents qui sont de sang royal, ont régné sur «des Triballes d'Albanie»¹⁶.

Cette ambivalence dans le comportement de l'homme balkanique d'abord devant Dieu, ensuite devant ses contemporains, a été appelée «double-think» par D. Obolensky et j'ai adopté ici cette définition¹⁷. Elle caractérise la vision du monde qui semble immuable, mais qui trouve souvent un biais, une sorte d'adaptation, comme en témoignent les quelques exemples que j'ai présentés ici. Ce comportement indique aussi que si, tout au long de l'époque byzantine et post-byzantine

15. V. le texte bulgare dans: *Starobălgarska eshatologia* (éd. préparée par D. PETKANOVA et A. MILTENOVA), Sofia 1993, p. 105.

16. V. TĀPKOVA-ZAIMOVA, «Une manifestation de solidarité culturelle parmi les populations du Sud-Ouest balkanique au XVII^e siècle», *Byzance et les Balkans à partir du VI^e siècle*, Variorum Reprints, Londres 1979, n. XXXII, pp. 225-230.

17. D. OBOLENSKY, «The Cult of St. Demetrius of Thessaloniki in the History of Byzantine - Slav Relations», *Balkan Studies* 15 (1974), pp. 3-20.

les mentalités n'ont pas beaucoup changé, parce que l'orthodoxie n'a pas changé, la fusion au nom d'une religion commune devient plus apparente à mesure que l'on se rapproche de l'époque où il faut faire cause commune contre l'agression de l'islam, en laissant quelque peu au second plan le sentiment national.

